

Expérimenter le sacré

Julie Saint Bris

Paru dans *La Croix*, le 18 mai 2023 - Chronique « de l'intérieur » - Cahier religion et spiritualité du vendredi.

Julie Saint Bris se demande comment répondre au besoin de sacré des jeunes chrétiens, mais aussi de nombreuses personnes éloignées de toute religion qui sont à la recherche de spiritualité, de transcendance.

Dans une chronique l'année dernière, j'évoquais le [« besoin de sacré »](#) exprimé par des jeunes chrétiens, qui se manifestait entre autres par leur attachement à la messe en latin et aux rites préconciliaires. Cet attachement reposant selon eux « non pas sur une quelconque nostalgie ou un esprit séparatiste, mais sur la transcendance du rite, sa verticalité, ses silences, son universalité ». Recherche, semble-t-il, d'une expérience sacrée, de la rencontre avec un rite ou un symbole qui fasse éprouver à la fois un mystère, une unification, une plénitude et un sens.

Dans la même veine, me semble-t-il, la journaliste Sonia Mabrouk a publié récemment un essai, *Reconquérir le sacré*. Elle interroge « l'atrophie du sacré et du spirituel en Occident ». « Soyons de nouveau perméables à l'invisible, au mystère et au sublime », écrit-elle, nous invitant à « laisser sur le bord du chemin la volonté de tout maîtriser, de tout dominer et de tout rationaliser ».

Toute vie humaine a pris une valeur sacrée

Alors comment répondre au besoin de sacré des jeunes chrétiens, mais aussi de nombreuses personnes éloignées de toute religion qui sont à la recherche de spiritualité, de transcendance, et j'en reçois régulièrement dans mon cabinet ? Pour les chrétiens, le rideau du Temple s'est déchiré et il n'y a plus lieu de créer une séparation entre le sacré et le profane. Avec le Christ, toute vie humaine a pris une valeur sacrée, tout être humain est devenu temple de Dieu. Mais il semble que pour le christianisme allié aux lumières de la raison, le sacré soit alors devenu un peu méprisé, traînant derrière lui des relents de paganisme, de gnosticisme.

Alors comment prendre en compte aujourd'hui ce besoin ? Comment conjuguer la foi (don de Dieu et réponse à ce don), qui est de l'ordre de la grâce, et la croyance, qui est de l'ordre d'une aspiration qu'on pourrait dire « naturelle » de l'homme à la transcendance ? Est-on attaché à un certain formalisme extérieur parce que la Parole ne fait pas encore écho intérieurement ? Est-ce en

réintroduisant des symboles tels que l'encens ou les messes en latin qu'on peut y remédier ?

La richesse de la langue hébraïque

Récemment, un article de *La Croix* posait la question de la transmission de la religion dans les familles catholiques. Que s'agit-il de transmettre, la religion avec ses pratiques, ses rites et ses sacrements et/ou la foi ? Et dans ce cas, comment mettre en œuvre les conditions pour qu'elle puisse être éprouvée et pour que nous puissions y répondre ? En ce qui me concerne, découvrir la richesse de la langue hébraïque et la polysémie des symboles bibliques a engendré un feu d'artifice de sens, un sentiment de sacré.

« L'hébreu accorde au sensible un pouvoir de signification qui en fait un langage universel », disait Claude Tresmontant. Ne faudrait-il pas inlassablement revenir à l'enracinement des Évangiles dans le Premier Testament et en expliciter le foisonnement symbolique en même temps que l'enracinement dans le concret ? Comme l'écrivait le père Jean Dujardin, *« le peuple juif témoigne d'une manière d'entendre la parole de Dieu qui nous est indispensable si nous voulons comprendre la manière dont Jésus et ses disciples eux-mêmes ont lu l'Écriture et reçu la parole de Dieu ».*